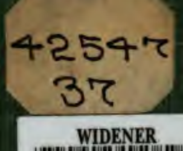

42547
37

WIDENER
HN T63Z R

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY

PIERRE WOLFF

JACQUES BOUCHARD

PIÈCE EN UN ACTE, EN PROSE



PARIS
TRESSE & STOCK, ÉDITEURS
8, 9, 10, 11, GALERIE DU THÉATRE-FRANÇAIS
PALAIS-ROYAL

1890

JACQUES BOUCHARD

PIÈCE EN UN ACTE, EN PROSE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le THÉATRE LIBRE.
le vendredi 2 mai 1890

A LA MÊME LIBRAIRIE

En famille, pièce en un acte, par M. Oscar Méténier, représentée sur le Théâtre-Libre. Prix................. 1 50

Belle-Petite, comédie en un acte, par M. André Corneau, représentée sur le Théâtre-Libre. Prix................ 1 50

Esther Brandès, pièce en trois actes, par Léon Hennique, représentée sur le Théâtre-Libre. Prix........... 2 »

La Sérénade, pièce en trois actes, par M. Jean Jullien, représentée sur le Théâtre-Libre. Prix................ 2 »

La Puissance des Ténèbres, drame en cinq actes et six tableaux, du comte Léon Tolstoï, traduit du russe par MM. Isaac Pavlowky et Oscar Méténier, représenté sur le Théâtre-Libre. Prix .... 2 »

Monsieur Lamblin, comédie en un acte, en prose, par M. Georges Ancey, représentée sur le Théâtre-Libre. Pr. 1 50

La Prose, comédie en trois actes, par M. Gaston Salandry, représentée sur le Théâtre-Libre. Prix .... 2 »

Les Bouchers, drame en un acte en vers, par Fernand Icres, préface par Léon Cladel, représenté sur le Théâtre-Libre. Prix.. 1 50

Rolande, pièce en quatre actes, cinq tableaux, par M. Louis de Gramont, représentée sur le Théâtre-Libre. Prix.... 2 »

Le cor fleuri, féerie en un acte, en vers, par M. Ephraïm Mikhaël, représentée au Théâtre-Libre. Prix........... 1 »

La mort du duc d'Enghien, en trois tableaux, par M. Léon Hennique, représentée au Théâtre-Libre. Prix. 2 »

Les Inséparables, comédie en trois actes, par M. Georges Ancey, représentée au Théâtre-Libre. Prix......... .... 2 »

L'envers du galon, drame en un acte, par M. Lucien Descaves, représentée au Théâtre-Libre. Prix.......... 1 50

En détresse, comédie en un acte, par M. Henry Fèvre, représentée au Théâtre-Libre. Prix.................... 1 50

Ménages d'artistes, comédie en trois actes, par M. Eugène Brieux, représentée au théâtre-Libre Prix........ 2 »

Les revenants, pièce en trois actes, par Henrik Ibsen, traduite par M. Rod. Darzens, représenté au Théâtre-Libre. Prix.. 2 »

Une nouvelle école, comédie-drame en un acte, par M. Louis Mullem, représenté pour la première fois au Théâtre-Libre. Prix.................................... 1 50

Jacques Bouchard, pièce en un acte, de M. Pierre Wolff, représentée pour la première fois au Théâtre-Libre. Prix.. 1 50

JACQUES BOUCHARD

PIÈCE EN UN ACTE, EN PROSE

PAR

PIERRE WOLFF



PARIS

TRESSE & STOCK, ÉDITEURS

8, 9, 10, 11, GALERIE DU THÉATRE-FRANÇAIS

Palais-Royal

1890

A ANDRÉ ANTOINE

PERSONNAGES

JACQUES BOUCHARD.	MM.	ARQUILLIÈRE.
PHILIPPE DURIEUX.		JANVIER.
HENRI.		DORVAL.
POLYTE.		DEBELLOCQ.
GUSTAVE, garçon		ANDRÉ ANTOINE.
BERTHE.	M[lle]	LUCE COLAS.

La scène à Paris. De nos jours. Un marchand de vin.

JACQUES BOUCHARD

SCÈNE PREMIÈRE

JACQUES BOUCHARD, PHILIPPE, GUSTAVE.

Au lever du rideau, Jacques est à gauche de la scène, assis dans un coin. Il a la tête entre les mains, l'air sombre. Le garçon est derrière le comptoir, il essuie les verres. Philippe entre en scène.

PHILIPPE, au garçon.

Tiens, vieux, c'matin j'vas prendre qué qu'chose de doux.. verse-moi une absinthe.

GUSTAVE.

Avec de l'eau, M'sieur Philippe ?

PHILIPPE.

Imbécile! (Un temps.) Alors, quoi ? Est-ce que j'vais trinquer tout seul ! Pas de camarades ! Il est pourtant onze heures, que diable !

GUSTAVE.

Tenez, là-bas, v'là votre ami M'sieu Bouchard.

PHILIPPE, s'approche de Jacques et lui pose la main sur l'épaule.

Bonjour, ma vieille. (Un temps.) Eh, bien, quoi !

t'es sourd ? C'est-y un morceau de plâtre qui t'est rentré dans l'oreille.

JACQUES, sans relever la tête et d'une voix dure.

Bonjour, Philippe.

PHILIPPE, s'assied en face de lui.

Gustave apporte le verre ici. (A Jacques.) Qué qu'tu as ?

JACQUES.

Rien.

PHILIPPE.

Mais si, t'es pas dans ton ordinaire, j'vois bien ça.

JACQUES.

Je te l'répète : j'ai rien :

PHILIPPE.

Des cachettes ! T'es mystérieux avec un copain !... Qué qui s'passe ? Des chagrins, toi, un rigolard, un frère ? Allons donc! des bêtises tout ça, des manières ! (Un temps.) Qué qu'tu prends ?

JACQUES.

J'ai pas soif... merci.

PHILIPPE.

T'as pas soif !... Faut te soigner du coup ! (Un temps.) Allons, je veux pas t'embêter plus longtemps... et j'te laisse. (Il se lève et se rassied.) Eh bien, non, voyons, qu'est-ce que t'as !... Est-ce la braise qui te manque ? T'as toujours ta place de maçon pourtant, hein ?

JACQUES, après un combat intérieur.

Non.

PHILIPPE.

Tu... t'es sans ouvrage ! Toi, un dégourdi, blague ! c'est pas possible ! T'es pas devenu fainéant, comme ça, du jour au lendemain ?... (Un long temps.) Est-ce que par hasard y aurait un jupon là-dessous ?

JACQUES.

Ah ! fais donc pas de questions, puisque tu vois que je ne veux pas répondre.

PHILIPPE.

Sacré bêta ! toi, amoureux ! Et de qui ? D'une chipie probable...

JACQUES.

Tais-toi.

PHILIPPE.

Alors ?

JACQUES, un temps.

Eh ! bien, oui, là, je suis fou, j'aime... et puis après ?

PHILIPPE.

Tu m'épates. Chez nous autres, comprends-tu, on peut rigoler un soir, comme ça, en passant, j'veux bien... mais on doit plus y penser le lendemain... faut laisser ça aux habits noirs.

JACQUES.

C'est ton idée à toi ! Alors, parce qu'on n'a pas

l'sou, parce qu'on a le cœur sous une blouse et non sous un morceau d'drap on n'a pas l'droit d'aimer longtemps la même femme!

PHILIPPE.

Eh bien, si tu l'aimes tant c'te p'tiote que j'connais pas du reste, épouse la parbleu... et ça fera l'compte

JACQUES.

Elle veut pas.

PHILIPPE.

Elle veut pas!... c'est-y une deuchesse alors... ou c'est-y qu'elle a des taches dans son existence?

JACQUES.

Tiens v'la c'que c'est.

PHILIPPE.

Bois ça, j'vas en demander une autre. (**Au garçon.**) Une absinthe toi, là-bas l'endormi.

JACQUES.

Elle s'appelle Berthe.

PHILIPPE.

Tiens juste comme mon ancienne!

JACQUES.

Nous avons été gosses ensemble.

PHILIPPE.

J'vois ça d'ici.

JACQUES.

A 16 ans, elle rentra chez une blanchisseuse, moi je commençais à apprendre mon métier de maçon. Petit à petit, j'sais pas comment c'est venu! on s'raconta toutes sortes de gaudrioles, finalement on s'aima, on se quitta plus, on s'jura d's'aimer toujours...

PHILIPPE.

Des blagues, quoi.

JACQUES.

Quand elle a attrappé ses 20 ans elle a changé d'travail et s'est fourrée chez une marchande d'chapeaux. A ce moment, y a une année d'ça, sa mère mourut... Son père, lui, avait fait le grand voyage six mois auparavant; alors je m'dis : Jacques, faut être un brave garçon, tu l'as connue sage, faut qu'tu l'épouses. (Un temps.) J'y demande. Sais-tu c'qu'elle m'répond!

PHILIPPE.

Non.

JACQUES.

Elle refuse.

PHILIPPE.

Pas vrai.

JACQUES.

Comme j'te l'conte. Elle me r'pousse. J'la supplie, j'lui dit que j'l'aime de toute ma force, qu'elle sera heureuse; j'y vas un jour, deux jours, pendant des semaines! J'l'attends l'soir : elle m'fui, elle m'donne plus l'bonjour, elle s'sauve!... enfin v'la

des mois que j'cours après... elle veut plus, t'entends...

PHILIPPE.

Alors quoi, c'est une vanité que c'te femme! Tiens, va donc, faut plus y penser, ma vieille.

JACQUES.

On vois bien qu'tu la connais pas! Si tu la voyais tu parlerais pas comme ça!... Elle est plus jolie encore qu'la grande Charlotte... et c'est pas peu dire.

PHILIPPE.

Allons donc!

JACQUES.

C'est pas une femme... c'est une poupée!... Elle a des dents... des cheveux, des... enfin j'en suis fou, et j'sens que j'en creverai si elle revient pas!... J'ferme plus l'œil, j'fais plus rien, j'l'aime et pis v'la tout. J'l'attends tel que j'suis là : j'lui ai écrit... (Un temps.) Tiens, v'la la copie, écoute et dis-moi c'que t'en penses ?

PHILIPPE.

Lis-moi ça.

JACQUES.

Ma Berthe,

« Faut pas t'mettre en colère si j'técris, j'sais bien
« que j'suis qu'un ouvrier et que j'suis pas bien
« fort, ni bien instruit comme toi. Ne t'moque pas,
« petite femme. Du reste t'étais dans la même si-
« tuation qu'moi avant et, si t'as encore què qu'a-
« mour pour ton homme, t'y verras rien et t'y
« feras pas attention.

PHILIPPE.

Bien, très bien.

JACQUES, continuant

« C'est pour te dire qu'ton pauvre Jacques s'rend « malade ed'chagrin ! qui fait plus rien, qui « travaille plus... parc'qui t'adore, quoi ! Rappelle « toi ta mémoire et pense un peu au temps d'au- « trefois ; t'avais juré pourtant ! pourquoi alors dis- « tu qu'c'est fini !... J'pleure comme une bête vois- « tu, ma Berthe, j'm'ronge, j'bois même, et c'est « plus fort que moi... j'peux pas oublier... j'peux « pas.

« Tiens, si c'est ma blouse qui t'effraye j'vas m'a- « cheter une casaque ed'drap... ah ! ça prouve que « j'taime bien, pas vrai !

« J't'attends, avec de l'espérance, à 11 heures au « coin de la rue Véron, près du café Charles. Si « t'y viens pas... Eh ! bien, je m'connais... j'ferai un « coup.

« Je t'embrasse et je reste toujours ton homme.

JACQUES BOUCHARD ».

Eh bien ?

PHILIPPE.

Si elle est pas là, t'à l'heure, après ça, c'est un sans cœur. Ah ! bon Dieu, t'aurais mieux fait, comme c'est aujourd'hui dimanche, de t'nettoyer, de m'suivre et de venir te balader un peu. (Un temps.) Alors quoi, tu demeures-là ?

JACQUES.

Oui.

PHILIPPE.

Bonne chance alors. (Il lui tend la main en se levant. En se retournant il aperçoit Polyte et Henri.) Tiens, v'la justement Henri et Polyte.

SCÈNE II

LES MÊMES, HENRI, POLYTE.

POLYTE.

Ah ! Durieux ! On te cherchait nous autres... Tout le temps à boire la goutte alors ?

HENRI.

Eh ! bien, quoi ! en v'la un crime ! Et c'est toi, Polyte, qui va le lui reprocher p't'être ! Lui, quand il est gris, y gueule comme un âne et y dit : faut que j'boive pour m'dégriser. Bonjour, Philippe. Tiens, Bouchard.

PHILIPPE, bas à Henri.

Lui parle pas, il est triste.

POLYTE et HENRI.

Qué qu'il a ?

PHILIPPE.

Une femme qui gobe.

HENRI, riant et s'avançant vers Jacques.

Sans blague, toi, Jacques, un homme sérieux, t'es enflammé !

JACQUES.

Allez vous autres, j'suis pas en train d'rire.

HENRI.

Pas c'que ?

JACQUES.

Pas c'que j'veux pas rire là.

POLYTE, à Henri.

Va donc! il a un rendez-vous tu vois bien, l'poïète... il attend sans doute une comtesse... tu sais comme dans les drames des Bateignolles... c'est toujours une comtesse.

JACQUES.

Lâche-moi, hein!

POLYTE.

Tais-toi donc; toutes les femmes se ressemblent... y a que l'nom qui change.

JACQUES.

Ça s'peut... èt pis en v'là assez... faut point qu'on s'moque en gare.

HENRI.

Oh! là, là! Dis-donc... C'est pas parc'que t'as l'cœur en marmelade qui faut gesticuler des bras! t'es pas quatre hommes à toi tout seul et faudrait voir.

JACQUES.

Eh! ben, oui, faudrait voir.

PHILIPPE, intervenant.

Allons! on va point s'disputer maintenant! C'est-y qu'on peut l'forcer à rigoler? non. Alors qu'on l'laisse tranquille... C'est vrai vous l'chinez, c'est pas raisonnable... Au revoir, Jacques.

JACQUES.

Foutez-moi la paix, j'vous dis...

POLYTE et HENRI, en se retirant.

Mince.

SCÈNE III

JACQUES BOUCHARD, GUSTAVE.

JACQUES, il se lève.

De c'coup-ci y sont partis! Y s'faisaient plaisir à m'embêter! (A Gustave.) Quelle heure que t'as, Gustave?

GUSTAVE.

La demie... Dites-donc, M'sieur Bouchard, vous restez là!

JACQUES.

Oui.

GUSTAVE.

Si on m'demande, je reviens tout de suite, pas s'il vous plaît.

Il sort.

JACQUES.

Va mon garçon. (Il marche de long en large un moment. Un temps.) La demie!... est-ce qu'elle viendrait pas? mais si c'est pas possible après c'te lettre. Y s'peut point qu'elle m'oublie si vite après c'qui s'est passé entre nous!... (Il va vers la porte.) Ah! c'te fois là v'là... la v'là... (Il appelle.) Berthe... Berthe... par ici...

SCÈNE IV

JACQUES, BERTHE.

BERTHE, s'arrête sur le seuil de la porte.

Un marchand de vin, du zinc, ah! non, par exemple.

JACQUES.

Café Charles qui s'appelle d'abord... fais pas la fière, viens donc.

BERTHE, entre et regarde tout autour d'elle.

Il n'y a personne. (Jacques va pour l'embrasser, elle l'arrête et très froidement.) Allons, allons.

JACQUES.

Quoi, tu m' repousses.. tu veux même pas que j't'embrasse... c'est pour rire, pas? Tiens, assieds-toi là. Ah! Berthe, t'as bien fait de venir, j'vivais plus, vois-tu.

BERTHE.

J'ai reçu ta lettre... si tu as quelque chose à me dire... dis-le vite, il est midi bientôt.

JACQUES.

T'es pressée! Ah! mais non, voyons; tu vas rester avec moi aujourd'hui: c'est dimanche et t'es libre. Si tu veux on ira se promener un peu, comme avant, du côté des fortifications?

BERTHE, riant aux éclats.

Ah! ah! ah! du côté des fortifications!

JACQUES, **l'air radieux.**

Ça te va... t'as ri, t'es vaincue du coup.

BERTHE, **très froidement.**

Tu es fou.

JACQUES.

Comment que j' suis fou!

BERTHE.

Mais oui. Tu devrais deviner que si je suis accourue c'est parce que ta lettre m'a fait pitié... et que je voulais te consoler un peu. (**Un temps.**) T'as pas ta raison, Bouchard.

JACQUES.

Pitié!... Pas ma raison! Tu m'appelles « Bouchard!... A quoi qu'tu penses? Pourquoi me regardes-tu comme ça? Qué qu'j'ai d'changé?... Est-ce que t'as plus rien pour moi, dis Berthe? Rappelle-toi seulement qu'on est resté trois ans ensemble... Rappelle-toi qu't'avais juré... car t'avais juré, tu sais, dans le temps... Pourquoi qu't'es partie?... Pourquoi qu'tu t'sauves comme ça de moi. (**Berthe le regarde en souriant, il lève la main, furieux.**) Ah! n'souris pas ainsi... n'souris pas... (**Triste.**) Ça me fait mal.

BERTHE.

Tu devrais comprendre pourtant qu'on ne peut pas vivre toujours ensemble... et puis que toute chose a sa fin. (**Un temps.**) Crois-moi, amuse-toi et ne songe plus à moi... C'est ce que tu as de mieux à faire... Et puis, puisque tu veux que je te parle franchement: je ne dois plus te revoir.

JACQUES.

Pas c'que ?

BERTHE.

J'ai pas besoin de te donner d'autres explications là-dessus. (Elle se lève.) Je me sauve, adieu...

JACQUES, donne un violent coup de poing sur la table et l'arrête.

Reste là, nom de Dieu.

BERTHE, reculant effrayée.

Mais...

JACQUES.

J'te dis qu'tu vas rester là ! J'en veux des explications, moi, t'entends ? Pour qui qu'tu m'prends ! Ah ! oui, j'comprends, ça t'fait honte d'converser avec un homme en blouse, ça t'fait honte c'te casquette qu'j'ai sur la tête, ça t'ferait honte d'sortir avec moi dans la rue... Eh ! bien, veux-tu que je te dise : au lieu d'en avoir un, tu dois en avoir des tas d'amants, des tas !

BERTHE, passant devant lui.

Et puis après, c'est mon affaire, je suppose ! Quant à tes gestes et à tes cris ils ne me font pas peur, tu sais, Bouchard. (Un temps.) Alors, de force il faudrait que je reste avec toi ! Eh ! bien, oui, avant... peut-être... mais maintenant j'suis plus habituée à ça... et puis voilà.

JACQUES.

Maintenant ! maintenant y t'faut des crevés qui ont des tubes reluisants et des collants, pas vrai ? Bientôt c'est d'la noblesse qui t'faudra p'têtre ? (Un

temps.) Tiens, toi, tu finiras mal. (Un temps.) Tu dis que tu travailles?

BERTHE.

Oui!

JACQUES.

A quelle heure? C'est des mensonges! ah! ah! Durieux qui était là, tantôt, avait raison, t'es qu'une traînée!

BERTHE, après un moment de silence.

Allons, voyons, Jacques...

JACQUES.

Eh! bien oui, je m'emballe, t'as raison. Causons... si tu prends pas cet air mauvais que t'avais tout à l'heure. Tu sais bien qu'j'suis incapable de me conduire mal avec toi... Tu vois, t'as seulement dit : « Jacques », et me v'là tout secoué.

BERTHE.

Jacques...

JACQUES.

Alors?

BERTHE.

J'oublie tes injures et je veux te faire voir que je ne suis pas si méchante fille que ça!... Oui, tu m'aimes, je te crois et je te plains... eh bien... eh bien pour te prouver que, si ce n'est pas comme autrefois, si nous ne pouvons plus vivre de la même vie, j'ai encore quelque affection pour toi... Tu ne fais plus rien, n'est-ce pas? Tu es sans ouvrage?

JACQUES.

Je peux pas travailler.

BERTHE, **elle prend son porte-monnaie et le lui tend.**

Prends ça... Oh! il n'y a pas grand'chose... mais ça t'aidera toujours... c'est offert de bon cœur... tiens.

JACQUES, **reste un moment le porte-monnaie à la main, la regarde et le lui lance à la face.**

Saleté. C't'argent à moi!

BERTHE.

Jacques... tu m'as fait mal... lâche.

JACQUES.

Lâche! elle m'appelle lâche! D'où qu'elle sort c'te galette-là? C'est-y en faisant des chapeaux que tu l'as gagné, répond? Ah! ah! mais non, tu vas dans les beaux cafés avec des messieurs qui te payent pas vrai... et t'oses m'offrir... va-t-en... L'honnêteté, tu crois donc que ça s'vend... on voit qu't'en connais pas la valeur, J'suis qu'un ouvrier juste, j'ai pas l'sou, ça s'peut, mais j'creverai plutôt de faim, t'entends, que d'manger de ce pain-là, et tu dis que suis lâche. Dans le temps, t'étais comme moi, tu travaillais et c'que t'apportais c'était du bon argent et que tu pouvais réunir au mien, car c'était proprement que tu l'avais gagné... Nom de Dieu, v'là qu'elle pleure... **(Il s'approche près de Berthe qui est assise.)** Berthe ?

BERTHE, **elle se lève.**

Laisse-moi.

JACQUES.

Eh bien oui, t'as raison... j'suis une brute... tu vois que j'lavoue... Ah! qué qu'tu veux, on s'monte comme ça tout d'un coup... ta main, dis.

BERTHE.

Non, non.

JACQUES, très lentement.

Allons, on va pas s'quitter fâchés pour des bêtises. (Un long temps.) Tiens, j' veux t' prouver, moi, c'que j'ai pour toi... j' veux t' prouver... et puisque nous sommes seuls... ici... écoute... mais tu vas m'jurer d'garder le secret! Il y a huit jours, dans le Faubourg Antoine, en rentrant le soir... j'ai trouvé sur l'bord du trottoir... j'ai trouvé... un portefeuille. J'l'ai ramassé... Une fois chez moi... sais-tu ce qu'il y avait dedans? il y avait dix mille balles en billets de banque.

BERTHE, dont le visage s'est illuminé pendant ce récit.

Et... qu'as-tu fait de cet argent? tu l'as porté chez le commissaire, n'est-ce pas?

JACQUES.

Non... oh bien, attends; faut que j' le dise, j' l'ai caché sous mon matelas... je ne savais pas quoi faire, dame... on n'en a parlé nulle part dans les journaux, je m' suis dit: y a pas d' danger; c'était pour sûr à un richard. Pour qu'on r'marque rien d' louche j'ai rien dépensé depuis, et... alors j'ai pensé à toi, que tu pourrais être heureuse... et v'là pourquoi j' tai écrit.

BERTHE.

Comment, Jacques... tu voudrais qu'avec cet arg... oh!

JACQUES.

J' sais bien qu' c'est mal ce que j' fais là!... mais quand on aime comme moi, quand on tient comme

moi à une femme et qu'on la perd par ce qu'on a pas l' sou... et puis, après tout, il n'y a que nous deux qui savons ça... qué qu' t'en dis ?

BERTHE.

Mais... vraiment.

JACQUES.

T'hésite... alors... adieu. (Il se dirige vers la porte). Je vais chez le commissaire... j'te verrai plus... Pourtant... si t'avais voulu...

BERTHE, s'élance vers Jacques, l'arrête et redescend la scène en passant son bras sous le sien.

Jacques !

JACQUES.

Eh ben!

BERTHE, un long temps.

Tu es bon... c't'argent... tiens je m'en moque je te le jure... Mais, maintenant, petit-à-petit, je me souviens du temps d'autrefois. Oh! il n'y a pas bien longtemps, je me souviens de nos belles parties, du dimanche, à la campagne... Tu chantais, je cueillais des fleurs... Ah! c'est bête... c'est bête... Eh! bien, j'sens que je t'aime encore aussi, moi.

JACQUES.

Je le savais bien, parbleu! Donc, si tu veux, on va partir quéqu'part, on va changer d'quartier, on se vêtira encore mieux que des bourgeois, on ira au bal, au théâtre...

BERTHE, s'animant.

Partout!

JACQUES.

Oui partout. (A voix basse.) Ce soir je te passerai la caisse pour que tu puisses la mettre en sûreté.

BERTHE.

Oui... Oui...

JACQUES.

Et maintenant tout à la balade dis ma Berthe ?

BERTHE, voulant l'embrasser.

Tiens, je t'aime !

JACQUES, la repoussant avec violence.

M'embrasse pas !... M'embrasse pas... (Il éclate de rire.) Ah ! ah ! ah !

BERTHE, l'air stupéfait.

Qu'est-ce que tu as ?

JACQUES.

C'que j'ai ? Ah ! ah ! ah ! elle m'demande c'que j'ai !... C'est pas vrai... j'ai menti ! c'est pas vrai c't'histoire du Faubourg Antoine ! c'est pas vrai c't' histoire des billets de banque et du portefeuille... c'est pas vrai... c'est pas vrai.

BERTHE.

Hein ?

JACQUES.

Ah ! j'te vois comme t'es réellement ! Ça t'a délié la langue c't'affaire-là ! Ousqu'elles sont tes larmes... hein, tu trembles... tu voudrais être loin d'ici en ce moment, pas ?... Tiens, t'es qu'une rosse...

Il se dirige vers la porte.

BERTHE, courant après lui.

Jacques !...

JACQUES, la repoussant.

Salope!

Il sort.

Rideau.

Imp. de l'Ouest, A. Nézan, Mayenne.

DERNIÈRES PIÈCES PUBLIÉES

	fr.	c.
Le Cid, o. 4 a.	2	»
Mon Oncle, c. 3 a.	2	»
Une Cause célèbre, d. 5 parties	2	»
Les Noces d'un réserviste, c.-v. 4 a.	2	»
En grève, d. 5 a.	2	»
Cherchons papa, v. 3 a.	2	»
P[illegible]ne, o. c. 3 a.	2	»
Les Français au Tonkin, d. 5 a.	2	»
La Vie mondaine, c. 4 a.	2	»
Rip, o. c. 3 a.	2	»
Tabarin, o. 2 a.	1	»
Les Petites Godin, c. 3 a.	2	»
Le Grand Mogol, opéra-bouffe, 4 a.	2	»
Le Chevalier Mignon, o. c. 3 a.	2	»
Babolin, o. c. 3 a.	2	»
Carnot, d. 5 a.	2	»
Ki-ki-ri-ki, japonaiserie, 1 a.	1	»
Jemmapes, d. 4 a.	2	»
Pedro de Zalaméa, o. 4 a.	1	»
Fanfreluche, o. c. 3 a.	2	»
L'Ami d'Oscar, o. c. 1 a.	1	50
Gillette de Narbonne, o. c. 3 a.	2	»
Fanfan-la-Tulipe, o. c. 3 a.	2	»
Le Cœur et la Main, o. c. 3 a.	2	»
Il ne faut pas dire: fontaine..., pièce 1 a.	1	»
Le Tribut de Zamora, o. 4 a.	2	»
L'Ablette, c. 1 a.	1	50
Le Terrible Bonnivet, c. v. 1 a.	1	50
Trois Valets, c. 1 a.	1	»
C'est le professeur, c. v. 1 a.	1	»
Le Temps perdu, c 1. a.	1	»
Les Petites Voisines, c.-v. 3 a.	2	»
Coup de Soleil, c. 1 a.	1	50
Racine à Port-Royal, c. 1 a.	1	»
La Flamboyante, c. 3 a.	2	»
Manon, o. c. 5 a.	1	»
Corneille et Richelieu, c. 1 a. en vers	1	»
Diana, d. 5 a.	2	»
La Dormeuse éveillée, o. c. 3 a.	2	»
Le Roi de carreau, c. 3 a.	2	»
La Nuit de noces de P. L. M., c. 1 a.	1	»
L'Affaire de Viroflay, c. 3 a.	2	»
Les Grands Enfants, c. 3 a.	2	»
Madame est jalouse, c. 1 a.	1	50
Kléber, d. 5 a.	2	»
L'Heure du berger, c. v. 3 a.	2	»
Les Honnêtes Femmes, c. 1 a.	1	50
Les Corbeaux, c. 1 a. (in-8)	4	»
Amhra! d. 5 a. en v. (in-8)	4	»
La Navette, c. 1 a.	1	50
Henry VIII, o. 4 a.	1	»
Le Droit d'aînesse, o.-b. 3 a.	2	»
Le Truc d'Arthur, c. 3 a.	2	»
Coquelicot, o. c. 3 a.	2	»
Galante Aventure, o. c. 3 a.	1	50
Hérodiade, o. 4 a.	1	»
Les Locataires de M. Blondeau, c. 5 a.	2	»
Les Mousquetaires au couvent, o. c. 3 a.	2	»
La Mascotte, o. c. 3 a.	2	»
Le Lapin, c. 3 a.	2	»
L'Article 7, c. 3 a.	1	»
Sigurd, o. 4 a.	1	»
Caïn, d. 5 a.	2	»
Le Petit Chaperon rouge opérette, 3 a.	2	»
Une Nuit de noces, f. v. 1 a.	1	»
Virginie, c. 1 a.	1	»
Le Gant de Marcelle, c. 1 a.	1	»
Les Distractions de papa, c. 1 a.	1	»
Les Terreurs de Jarnicoton, c. v. 1 a.	1	»
La Serinette de Jeannot, c. v. 1 a.	1	»
L'Oiseau bleu, o. c. 3 a.	2	»
Madame Boniface, o. c. 3 a.	2	»
La Vie facile, c. 3 a.	2	»
Le Bel Armand, c. 3 a.	2	»
Le Parisien, c. 3 a.	2	»
Madame Favart, o. c. 3 a.	2	»
Les Boussigneul, v. 3 a.	2	»
Le Huis clos, c. 1 a.	1	50
Les Femmes qui fument, c. 1 a.	1	50
Le Consolateur, c. 1 a.	1	50
Les Parisiens en province, c. 4 a.	2	»
Le Téléphone, v. 1 a.	1	50
Les Pommes d'or, opér. féerie, en 3 a. 12 tab.	2	»
Deux Orages! c. 1 a.	1	»
La Princesse des Canaries, o. b. 3 a.	2	»
Le Réveil de Vénus, c. 3 a.	2	»
La rue Bouleau, c. 3 a.	2	»
L'Amour médecin, o. c. 3 a.	1	»
Nos députés en robes de chambre, c. 5 a.	2	»
Casse-Museau, d. 5 a.	2	»
La Villa Blancmignon, c. 4 a.	2	»
Lequel? c. 3 a.	1	»

2465. — Paris. Typographie Gaston Née, rue Cassette, 1.

